

POURQUOI L'ÉGLISE? *

L'Église, les chrétiens passent aujourd'hui par une crise d'une ampleur impressionnante. Elle atteint, à des degrés différents, la plupart des chrétiens et des Églises. Il y en a probablement peu qu'elle ne touche d'une manière ou d'une autre. C'est, virtuellement ou de fait, une crise de la chrétienté universelle. Il y a eu de semblables périodes déjà plusieurs fois dans l'histoire : aux IV^e et V^e siècles lors des grandes querelles théologiques concernant la trinité et la filiation divine du Christ, à l'époque de saint Augustin marquée par des hérésies portant aussi bien sur l'Église que sur la foi tout court, lors du schisme entre l'Église occidentale et l'Église orientale tel qu'il est devenu effectif en 1054, au XVI^e siècle quand l'unité de la chrétienté occidentale fut brisée, dans le protestantisme aux XVIII^e et XIX^e siècles où l'orthodoxie et le rationalisme s'affrontèrent, au début du XX^e siècle lorsque le modernisme pénétra dans le catholicisme. La crise qui frappe aujourd'hui la chrétienté, dans sa grande majorité, concerne la foi traditionnelle et l'Église telle qu'elle est ; elle consiste dans une mise en question de l'une comme de l'autre. Cette mise en question s'exprime, pour ce qui est de l'Église, dans cette interrogation radicale : **Pourquoi l'Église ?**

Je ne voudrais faire autre chose, ici, que d'essayer de dégager succinctement les différentes manières dont cette question peut être comprise. Je pense que c'est là ce qu'il y a de plus utile pour voir clair dans l'actuelle crise et pour aider chacun à y trouver son chemin. Je précise que je veux parler comme chrétien et comme théologien, parce que c'est là la seule façon adéquate d'aborder ce sujet.

I.

Pourquoi l'Église ? Dans un premier sens, cette question peut être comprise comme une mise en question de l'ecclésiocentrisme, c'est-à-dire d'une conception qui place l'Église, l'ekklesia, au centre. Cet-

* Conférence faite au Münsterhof de Strasbourg, pendant la semaine de prière pour l'unité des chrétiens, le 24-1-1969.

te mise en question doit être envisagée positivement, en tant qu'elle implique une affirmation, à savoir que Dieu est plus important que l'Église. C'est dire que celle-ci n'est pas et ne peut pas être la première préoccupation de la foi. La première préoccupation de la foi, c'est et cela doit être Dieu, Dieu tel qu'il s'est révélé dans le Christ et tel qu'en lui il nous parle et nous fait vivre. Il n'est légitime de parler de l'Église et de s'intéresser à elle que dans la mesure où elle est définie par rapport à Dieu, où l'ecclésiologie, la doctrine de l'Église, est dépendante de la théologie au sens strict, de la doctrine de Dieu et plus précisément de la christologie, de la doctrine du Christ, car c'est en lui que nous connaissons et rencontrons Dieu. **L'Église ne doit pas supplanter Dieu.** On ne peut pas dire que cette substitution de l'Église à Dieu se produise dans le catholicisme, mais il apparaît au théologien protestant que c'est la tentation du catholicisme, une tentation dont, au Concile Vatican II, il s'est incontestablement éloigné. Certes, l'Église dans le catholicisme a toujours été comprise comme l'Église **du Christ** et le lien au Christ, à Dieu y a toujours été marqué. Mais, en même temps, Dieu a ici toujours à nouveau été, dans le passé, comme emprisonné par l'Église. C'est là le risque qu'implique le magistère de l'Église qui relève — non sans doute avec une nécessité absolue, mais pratiquement — d'une conception ecclésiocentrique. Je ne dis pas que ce danger de l'ecclésiocentrisme n'existe pas dans le protestantisme qui ne connaît pas, à vrai dire, de magistère doctrinal, mais ce danger y est, théoriquement du moins, moindre.

Il existe un écrit de Luther intitulé « **De captivitate babilonica ecclesiae** ». On peut parler, quelquefois, d'une captivité babylonienne de Dieu dans l'Église, quelle que soit d'ailleurs la dénomination de celle-ci. Devant ce danger, il faut affirmer que l'Église est subordonnée à Dieu, au Christ, que celui-ci en est non seulement le Seigneur, mais aussi le juge. Ce n'est pas l'Église qui est le juge de Dieu, mais c'est Dieu qui est le juge de l'Église.

Pourquoi l'Église ? Le premier sens de cette question est ainsi d'affirmer la priorité et la souveraineté de Dieu et de sa Parole révélée et donnée, de l'évangile du Christ, sur l'Église.

II.

Le premier sens de la question est étroitement lié à un deuxième, que nous pouvons formuler ainsi : **Pourquoi tout de même l'Église, même si elle ne saurait être que subordonnée à Dieu ?** Il ne s'agit plus ici de mise en question, mais d'une question positive, qui appelle une affirmation, une affirmation de l'Église.

J'ai dit plus haut que l'ecclésiocentrisme était le danger, la tentation, du catholicisme. Il faut dire maintenant que la perte de l'Église, la perte du sens de l'Église, est le danger, la tentation, du protestantisme. Cette tentation s'y abrite sous l'insistance sur la souveraineté de la Parole révélée et donnée de Dieu, et cherche dans cette légitime affirmation un alibi, illégitime, pour le manque d'Église, de réalité ecclésiale du protestantisme. Je ne dis pas que je décris ainsi une situation univoque, mais j'énonce une tentation, un danger qui guette le protestantisme.

Pourquoi, en effet, l'Église ? Eh bien, parce que Dieu, le Christ, l'évangile engendrent une Église. L'ecclésiologie, la doctrine de l'Église, fait partie de la théologie au sens strict, de la doctrine de Dieu et du Christ ; elle n'est pas étrangère à la théologie, elle y est **directement** impliquée. Il y a un lien indissoluble entre Dieu et l'Église, comme ces expressions le montrent bien : l'Église est peuple **de Dieu, corps du Christ, temple du Saint-Esprit**. Ce peuple est suscité par Dieu en Christ tel que dans la prédication de l'évangile et l'administration des sacrements il est, par le Saint-Esprit, à l'œuvre. « Parole (de Dieu) et foi s'appartiennent », disait Luther. Cela signifie aussi que Parole et Église s'appartiennent, car l'Église est la communauté des croyants.

Si, à propos de l'ecclésiocentrisme, il fallait dire que l'Église ne doit pas supplanter Dieu, il faut affirmer ici que **Dieu, le Dieu de Jésus-Christ, ne supprime pas l'Église**. En d'autres termes : si Dieu, la Parole révélée et donnée, l'évangile sont plus importants que l'Église, ils ne sont pas sans créer l'Église, elle qui est **creatura Verbi**, la créature ou la création de la Parole de Dieu.

Il faut aujourd'hui dire cela avec force, à savoir qu'**il n'y a pas de théologie sans ecclésiologie, que Dieu n'est pas sans Église**. Il faut le dire à l'adresse du protestantisme et il faut le dire actuellement en même temps à l'adresse du catholicisme, dont certains éléments ont tellement bien, et à juste titre, compris la mise en question de l'ecclésiocentrisme, qu'ils risquent de perdre de vue que Dieu a **toujours** un peuple. Ils sont tentés par les démons du protestantisme — mais Dieu merci, le protestantisme n'a pas que des démons ; il vit, lui aussi, de la grâce de Dieu, de cet évangile qu'il place au centre là où il est fidèle non pas seulement à la Réforme, ce qui est secondaire, mais à l'Écriture, ce qui est premier — ; ils sont tentés, ces éléments du catholicisme, par les démons du protestantisme qui y cohabitent toujours à nouveau avec l'évangile du Christ. Il appartient aujourd'hui au théologien protestant, au théologien qui sait que la théologie implique une ecclésiologie, que Dieu n'est pas sans Église, de stigmatiser clairement, au nom de l'évangile, ces démons du protestantisme et de mettre le catholicisme en garde contre la tenta-

tion d'y succomber. Pour qui connaît certains développements dans l'histoire du protestantisme depuis le XVI^e siècle et qui juge cette histoire au critère de l'Écriture, il y aurait de l'irresponsabilité de ne pas tirer la leçon de ces déviations pour l'Église universelle d'aujourd'hui. C'est là un service œcuménique à rendre en toute lucidité, par amour et à cause de la vérité.

Voici deux démons qui apparaissent dès lors que la théologie est sans ecclésiologie (ou avec une ecclésiologie insuffisante), dès lors que Dieu est amputé de l'Église.

Le premier de ces démons, c'est le **spiritualisme**, avec sa suite, l'individualisme. Le spiritualisme est la conception qui définit Dieu comme Esprit, ce qui est une affirmation biblique, mais qui comprend cette affirmation dans ce sens que, puisque Dieu est Esprit, il ne concerne que l'esprit de l'homme compris comme son aspect supérieur. Le spiritualisme passe à côté de l'incarnation, à côté du fait que Dieu en Christ s'est fait homme, et il passe à côté de la corporéité de l'homme, à côté du fait que l'homme non seulement a un corps, mais que l'esprit de l'homme est indissoluble du corps et s'accomplit en lui ; le spiritualisme oublie qu'en tant qu'esprit, esprit corporel, l'homme est un être communautaire, et ceci non pour des raisons contingentes (de nécessité pratique) seulement, mais essentiellement (par nature et par vocation). Il oublie aussi que Dieu n'est pas une abstraction, mais qu'il est le Dieu de Jésus-Christ, le Dieu qui s'est révélé et donné et qui continue à agir en Christ par le Saint-Esprit et qui agit par prédilection, par un choix qu'on ne peut que reconnaître, là où la communauté chrétienne s'assemble au nom du Christ Jésus pour l'écoute de la Parole, pour la communion fraternelle, pour l'eucharistie et pour la prière. Le spiritualisme n'est pas évangélique, mais il est un démon qui sape l'évangile et qui sape le « corrélat » de l'évangile, l'Église ; partant, le spiritualisme détruit aussi l'homme.

Le deuxième démon, c'est **un certain prophétisme**. Je ne parle pas du prophétisme biblique, de cette annonce claire de la Parole souveraine de Dieu par un homme qui vit dans la communion avec Dieu, qui est un homme sacerdotal, qui par conséquent, tel l'apôtre Paul, éprouve, dans la proclamation dont il est chargé, les douleurs d'enfantement jusqu'à ce que le Christ soit formé en lui-même et dans les destinataires de la Parole ; je ne parle pas de ce prophétisme qui est ecclésial dans ce sens que s'il détruit, c'est pour construire, en un mot qui est incarné. Mais je parle d'un prophétisme à l'emporte-pièce, d'un prophétisme qui consiste dans la proclamation d'une parole qui n'a pas eu le temps d'être reçue et qui, pour cette raison-là, retentit entre le ciel et la terre ; elle est du vent et fait du vent, mais quoi d'autre ? Ce prophétisme-là, cette annonce qui ne retentit pas sur terre pour la rendre nouvelle dans les limitations qui sont celles

de la terre, dans les limitations de l'homme, cette proclamation d'une parole qui n'est pas le fait d'hommes sacerdotaux, qu'ils soient clercs ou laïcs, et qui alors ne crée pas des hommes sacerdotaux, c'est un autre prophétisme que le prophétisme biblique, un prophétisme dont la parole est plus celle de l'homme que celle du Dieu de Jésus-Christ. Ce prophétisme, que je peux maintenant qualifier de **rhétorique**, n'est pas évangélique, pas plus que le spiritualisme, mais il est comme ce dernier un démon destructeur de l'évangile et, par conséquent, de l'Église et de l'homme.

On le voit : l'absence ou l'insuffisance d'une ecclésiologie, la perte de l'Église, et ceci **contre l'évangile**, se payent cher. Une théologie sans ecclésiologie, une compréhension de Dieu qui n'implique pas une Église, sont différentes d'une théologie avec une ecclésiologie, d'une compréhension de Dieu qui comporte une Église. Seule cette dernière est biblique.

Cette affirmation par laquelle, conformément à l'évangile, j'affirme l'Église, la réalité de l'Église, signifie un certain nombre de choses. Je ne peux pas les énumérer ici, parce qu'il faudrait élaborer pour cela toute une ecclésiologie, sur la base de l'Écriture. Je dirai seulement que le ministère d'unité dans l'Église, le ministère de **l'épiscopè** au sens néo-testamentaire, au sens de la surveillance et de l'enseignement pastoraux du peuple de Dieu, tel que ce ministère est celui des pasteurs et de tous ceux qui le portent collégalement avec eux dans les communautés locales, dans les Églises régionales et dans l'Église universelle — que ce ministère d'unité, dis-je — est constitutif de l'Église s'il est compris comme un **ministerium Verbi**, un ministère de la Parole, comme un ministère de la charité.

Pourquoi l'Église ? Le deuxième sens de cette question, tel que nous venons de le voir, est d'affirmer l'Église comme création de la souveraine Parole révélée et donnée de Dieu. L'Église n'est pas étrangère à Dieu et à l'évangile. L'ecclésiologie et la théologie ne sont pas hétérogènes, même si l'Église est subordonnée à Dieu. Une ecclésiologie qui serait hétérogène à la théologie serait une ecclésiologie purement sociologique. Mais une ecclésiologie sociologique est-elle encore une ecclésiologie, qui, elle, est théologique ou christologique ?

III.

Il y a une troisième manière de comprendre la question Pourquoi l'Église ? L'Église, ici, n'est pas ce que nous avons nommé ainsi jusqu'à présent, mais par Église on entend la réalité historique-sociologique et culturelle de l'Église. On compare ce que nous avons dit, au plan théologique, de l'Église avec le visage réel qu'elle a pris

dans l'histoire, Et on constate alors qu'il y a tension entre l'Église telle que nous venons d'en parler et l'Église telle qu'elle existe dans les faits. La question : Pourquoi l'Église ?, s'entend alors comme suit : **Pourquoi l'Église institutionnelle, dans sa réalité historique-sociologique et culturelle ?** Il ne s'agit pas ici d'une mise en question de l'Église au sens de l'Église de Jésus-Christ tel que nous en avons parlé précédemment, mais il s'agit d'une mise en question, au nom de cette Église de Jésus-Christ, de la réalité historique de l'Église.

La mise en question de l'Église, telle qu'elle est devenue dans l'histoire, concerne aussi bien sa réalité sociologique (ce qu'on appelle les structures de l'Église) que son visage culturel (à savoir le langage qu'elle parle). Je n'ai pas la possibilité, maintenant, de dire en quoi consistent la réalité sociologique de l'Église et son visage culturel qui sont tous deux l'objet de contestations ; cela nécessiterait de trop longs développements. Je dirai simplement ceci :

Cette contestation de la réalité historique-sociologique et culturelle de l'Église est nécessaire, si elle est nécessaire, à cause de l'évangile et à cause de l'Église telle que l'évangile l'engendre. Cette contestation est légitime si l'évangile est emprisonné dans cette réalité historique de l'Église et si l'Église telle qu'elle est créée par lui y est étouffée.

C'est pourquoi, lorsque cette contestation se fait entendre, il faut demander : au nom de quoi contestez-vous, contestez-vous au nom de l'évangile ? Et il faut examiner alors, humblement et avec vigilance, si c'est bien de l'évangile du Christ qu'il s'agit tel qu'il est attesté par le témoignage scripturaire. Là où cela est le cas, qu'on ne craigne rien, mais au contraire, qu'on se réjouisse : car là Dieu est à l'œuvre, qui renouvelle par l'évangile son Église. Ce qui, alors, tombera de la réalité historique de l'Église ne pourra que mieux faire éclater son véritable être, son être d'Église de Jésus-Christ.

Mais qu'on prenne garde à deux choses : premièrement, au fait que l'évangile n'est jamais avant tout contestation ou, en langage biblique, jugement, mais qu'il est avant tout affirmation, ou, langage biblique, annonce du grand œuvre de Dieu. L'évangile, certes, n'est jamais sans impliquer un jugement, mais ce jugement y est toujours au service de l'édification — au sens vrai du mot — de la foi et de l'édification, en Christ, de l'Église,

Et qu'on prenne garde, deuxièmement, au fait que l'événement de l'évangile et corrélativement de l'Église n'est pas, selon le clair témoignage de l'Écriture, sans institution, sans l'institution du ministère de la prédication de l'évangile et de l'administration des sacrements d'une part, sans l'institution de la réalité communautaire du peuple de Dieu d'autre part qui ne peut subsister, selon la charte de l'Église définie, en accord avec l'ensemble de l'Écriture, dans le

livre des Actes des Apôtres (2 : 42), autrement qu'en persévérant « dans la doctrine des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain (c'est-à-dire dans l'eucharistie) et dans les prières ».

IV.

Il reste une quatrième et dernière manière de comprendre la question Pourquoi l'Église ? Elle part de la constatation que l'Église n'est pas identique avec sa réalité historique-sociologique et culturelle ; elle stigmatise le caractère sclérosé et aliénant de l'Église historique, et constate qu'il y a en dehors de cette dernière apparemment souvent plus de foi authentique, plus de vérité évangélique, plus de communion fraternelle que dans l'Église. Selon cette quatrième manière, la question « Pourquoi l'Église ? » peut alors se formuler ainsi : **Pourquoi l'Église du tout, si le monde est apparemment souvent tellement plus authentiquement Église que l'Église elle-même ?** Il s'agit ici non pas seulement d'une mise en question de la réalité historique de l'Église, mais d'une mise en question de l'Église tout court. Cette mise en question est justifiée, par ceux qui la font, par les « valeurs authentiquement chrétiennes, évangéliques et ecclésiales » du monde.

Cette contestation de l'Église, qui est une contestation fondamentale, appelle plusieurs remarques.

1. C'est un fait d'expérience que l'Église n'est pas une communauté de saints au sens moral du terme, mais bel et bien une communauté d'hommes et de femmes, de jeunes gens et de jeunes filles, de vieillards et d'enfants qui non seulement ont tous leurs limitations, mais encore qui sont tous pécheurs, et quelquefois même d'une façon voyante.

C'est ensuite un fait qu'il faut imputer au Christ lui-même, qu'il est venu non pour les justes mais pour les pécheurs, non pour les bien-portants mais pour les malades, et que, par l'évangile, lorsqu'il crée la foi en l'homme, il pardonne les péchés et engage l'homme malade — et tout homme est malade — dans un processus de guérison qui ne se parachèvera que dans le royaume, mais qui n'en laisse pas moins apercevoir, toujours à nouveau, des signes, des manifestations de sa réalité. C'est un fait, finalement, que ces signes qui manifestent l'action du Christ dans un homme, que ces fruits du Saint-Esprit sont si souvent honteusement pauvres chez les chrétiens et qu'il y a des non-chrétiens, pas uniquement des croyants d'autres religions mais aussi des incroyants et des athées, qu'on peut, à bien des égards, leur citer en exemple.

2. C'est un fait d'expérience et en même temps une certitude de la foi que l'homme, tout homme, n'est pas uniquement mauvais, mais qu'il est capable de bonnes et parfois de très bonnes actions. Le chrétien sait, par le témoignage scripturaire, que la chute n'a pas détruit entièrement l'image de Dieu en l'homme, mais que celle-ci peut encore toujours à nouveau être décelée en lui, même si ce n'est pas d'une manière claire. Le chrétien sait aussi que Dieu n'a pas abandonné sa création à celui que la Bible appelle Satan, mais qu'il continue à y être à l'œuvre dans les institutions que sont le mariage, la famille, le travail, l'État..., tout comme il continue à être à l'œuvre en l'homme, dans sa conscience morale, dans sa volonté, dans son intelligence...

3. Le chrétien ne peut pas se désintéresser du monde, en tant que le monde est aussi bien le lieu de son engagement, de son service, de son témoignage, que le lieu par lequel Dieu, par le truchement d'hommes, d'événements, de faits de tous ordres, l'interpelle.

4. Si le chrétien qui se définit par la foi au Christ, reconnaît et doit reconnaître l'action de Dieu en dehors de l'Église, c'est en tant que chrétien, au nom de la révélation et de l'action de Dieu en Christ ; c'est elle, cette connaissance de Dieu qui lui est donnée dans l'évangile, qui lui permet de dire que tout homme est créé à l'image de Dieu et mérite ainsi d'être traité comme tel, comme créature de Dieu ; c'est elle encore qui lui permet de **distinguer**, dans le monde, ce qui est de Dieu et ce qui ne l'est pas ; il a un espace spirituel, un lieu, à savoir l'évangile, à partir duquel il peut apprécier les choses et s'engager dans une action, avec tous les risques d'erreur que comporte toute appréciation humaine et tout engagement d'homme, même lorsqu'ils sont faits au nom de l'évangile ; il sait où il peut revenir avec son fardeau pour se ressourcer et découvrir son chemin pas à pas ; c'est sa dépendance par rapport à l'évangile du Christ qui lui permet de juger les faux évangiles, ceux qui sont à la mode, dans le vent, et de stigmatiser ce qu'au nom de tel ou tel faux évangile on appelle foi authentique, vérité, Église parfaite. Le chrétien sait : Dieu est connu et agissant dans l'Église, là où l'évangile est transmis dans la Parole et dans le sacrement, là où le Christ est invoqué et où des hommes se laissent placer sous sa seigneurie. C'est là son espace spirituel, et c'est à partir de là qu'il va dans le monde, qu'il y vit et qu'il y agit.

Pourquoi l'Église ? Tout se ramène en dernière analyse à ceci : **À cause de Dieu en Christ**, à cause de la Parole révélée, à cause de l'évangile du salut. Si Dieu doit être autre chose qu'une abstraction, si le mot Dieu doit porter la charge de sa réalité, si, selon la phrase de l'apôtre Paul, notre parole et notre prédication ne doivent pas reposer

sur les discours persuasifs de la sagesse (humaine), mais sur une démonstration d'Esprit (d'Esprit-Saint) et de puissance (de la puissance divine), alors il faut en parler dans et à partir de l'Église, en tant qu'elle est la création de la Parole de Dieu, dans et à partir de la réalité et de l'action de Dieu telle qu'elles apparaissent là,

Vouloir parler de Dieu sans en parler dans et à partir de l'Église, c'est se condamner à parler d'une abstraction. C'est faire de la rhétorique, mais seul l'évangile, non la rhétorique, sauve l'homme et le fait vivre.

Gérard SIEGWALT.